

Les Cahiers des journaux paroissiaux

L'outil des rédacteurs
et des responsables de diffusion

Mars 2017 - N° 25



Corinne Mercier - Ciric



Fabrice Boulton/Ciric



E
D
I
T
O

La Bonne Nouvelle toujours nouvelle

En moyenne, nos journaux paroissiaux paraissent quatre fois par an... Cela paraît peu et pourtant «ça revient vite». Il faut à chaque fois se renouveler, avoir de nouvelles idées. Des équipes de réaction expriment parfois leur fatigue. Dommage. L'Évangile qui est Bonne Nouvelle serait-il usé ? Il est toujours à annoncer et surtout à traduire pour aujourd'hui. Il sera toujours neuf s'il reste une Parole de vie pour nous. Nos journaux sont un lieu privilé-

gié d'invention et de création. Les questions que nous nous posons nous font entrer dans «l'intranquillité», comme l'affirme Marion Muller-Colard dans son dernier livre. Mais n'est-ce pas justement ce qui nous pousse ? La Bonne Nouvelle a toujours besoin d'ouvriers. «Réveille en toi le don que tu as reçu.»

P. René Aucourt,
président de la Fédération nationale

L'Église de France soutient les étudiants d'Irak

Comme l'an dernier, la FNPLC soutient cette opération pour les étudiants de Kirkouk. Il s'agit d'«aider les futurs cadres à poursuivre leurs études (...). C'est essentiel pour reconstruire le pays», rappelle Mgr Mirkis, archevêque chaldéen de Kirkouk. **Contact :**
constance.pluviaud@cef.fr
01 72 36 68 42 / 07 62 08 00 59

Les Cahiers des journaux paroissiaux sont envoyés par mail et sur le site de la fédération : www.fnplc.org
Pour les recevoir, merci d'envoyer vos coordonnées et votre adresse mail à votre association régionale.

FNPLC
Fédération nationale de
la Presse locale chrétienne

Réalisés par la Fédération nationale de la presse locale chrétienne, les Cahiers des journaux paroissiaux sont diffusés par les associations membres de cette fédération: AEPP (Association d'entraide à la presse paroissiale); ARO (Actualités région ouest); OTPP (Office technique de presse populaire); Regard en Marche (Arras); Sud PLC (Sud presse locale chrétienne); Ardennes Nouvelles; Association interparoissiale de Blois - Notre vie; Chez nous Sèves nouvelles (Reims); La Voix de nos clochers (Chartres); Le Renouveau (Orléans).
Adresse postale: FNPLC, 7 rue Notre-Dame 71 250 Cluny - Contact: reneaucourt@wanadoo.fr



Expression

Vous avez dit «marronnier» ?

Et voilà, à peine a-t-on enlevé la crèche de Noël que déjà, nous devons préparer le prochain exemplaire... sur Pâques !...

Avouons-le, même si nous savons que trois, quatre ou cinq journaux par an demandent de l'anticipation, il n'est pas toujours facile de se projeter ainsi. Alors que la liturgie nous invite à avancer pendant plusieurs semaines vers les deux pôles de la foi que sont Noël et Pâques, le rythme de notre journal, lui, nous oblige à y plonger directement. Première difficulté donc, mais une seconde nous guette : le «marronnier» ! Vous ne savez pas ce que ce nom désigne en journalisme ? Ne vous êtes-vous jamais énervé devant la faible qualité des reportages du journal télévisé à certaines périodes de l'année ? Vous savez, la

rentrée des classes et les pleurs des bambins arrachés des bras de leur maman, les premières chutes de neige et les plans inévitables des voitures tombées dans le fossé... Ainsi, tel un marronnier qui donne chaque année, invariablement, des marrons, le marronnier «journalistique» donne chaque année, invariablement, les mêmes sujets prévisibles.

Témoins

Quel rapport avec votre journal allez-vous me dire ? N'avons-nous pas, nous aussi, à rédiger des articles chaque année sur ces temps forts de la foi chrétienne que sont les fêtes liturgiques : Toussaint, Noël, carême, Pâques, Pentecôte... Bien sûr, pour nous, ce ne sont pas de simples «thèmes» à traiter ! Chaque fête chrétienne nous fait entrer dans le mystère de Dieu fait homme, mort et ressuscité pour que le monde ait la vie. Or, ce mystère, ou ké-

rygme, est aujourd'hui devenu pour la plupart des gens, et donc de nos lecteurs, inconnu, voire inaudible. Pourtant, comme Bernadette, nous sommes «chargés de le dire» et ce, dans un langage compré-

Vous ne savez pas ce que ce nom désigne en journalisme ? Ne vous êtes-vous jamais énervé devant la faible qualité des reportages du journal télévisé à certaines périodes de l'année ?

hensible, à travers des articles qui rejoignent les interrogations d'un large public. Et c'est là que les marronniers nous guettent si chaque année nous donnons l'impression d'écrire le même journal à Noël ou à Pâques, avec des angles trop prévisibles. Le défi à relever sera alors de trouver ce qui, dans la vie de nos lecteurs, peut être touché, rejoint par l'espérance chrétienne... L'interview d'une personne qui s'est relevée après la perte d'un être cher peut s'avérer plus percutant qu'une catéchèse sur la Résurrection. En équipe, chercher comment Dieu est présent dans la vie des hommes d'ici et maintenant et le traduire en articles, interviews, reportages, voilà le défi à relever pour nous, rédacteurs. Un défi certes exigeant, mais qui peut donner plus de beaux fruits et moins de marrons...

Sylvie Bégasse, présidente de Sud-PLC

Depuis... 1792 !

L'origine du terme proviendrait d'un marronnier dans le jardin des Tuileries qui fleurissait chaque année sur la tombe des Gardes suisses tués lors de l'invasion du palais du 20 juin 1792. Immanquablement, la presse aurait repris ce sujet chaque année, faisant passer le terme de «marronnier» à la postérité.

Au sein de l'équipe de diffusion, partageons nos expériences

En tant que diffuseur, nous avons l'occasion de croiser un grand nombre de nos voisins, de nous arrêter, nos journaux en main, pour parler paroisse, joies ou soucis du quotidien. Entre diffuseurs, les opportunités sont plus rares : souvent, nous nous connaissons à peine ! Alors, en ce début d'année, et si nous prenions la résolution de... bavarder davantage ?

«**L'**expérience de chacun est le trésor de **«L'tous»** (Gérard de Nerval). Les diffuseurs des journaux paroissiaux que je rencontre ont souvent mille et une histoires à me raconter. Elles sont pleines d'humour («*Comment ma maison est devenue le second presbytère du village*»), drôles («*Mon voisin est maintenant mon meilleur ami après avoir longtemps été... mon meilleur ennemi !*») voire étonnantes («*En acceptant le journal paroissial que je lui donnais, c'était la porte de l'Église que mon voisin ouvrait de nouveau*»). Il y a aussi les expériences qui déçoivent : des portes qui ne s'ouvrent pas, des boîtes à lettres inaccessibles. Pépites ou charges de notre mission de diffuseurs, quand nos langues se délient, les éclats de rire couvrent souvent nos soupirs de découragement et nous reboostent. «*Tu es bloqué par un digicode ? Sonne, et dis que c'est la Redoute !*» conseillait, il y a quelques mois, un curé à un diffuseur estomaqué provoquant un grand rire dans l'assemblée.

Réunion de diffuseurs : allons-y !

«*Aline, Georges, Adèle, François... Nous nous connaissons bien : nous sommes du même quartier et nous nous voyons parfois le dimanche à la messe. Pourtant, j'ai été bien surprise de les retrouver à la réunion des diffuseurs qu'organisait la paroisse !*» Dans nos communautés, nous sommes un bon nombre de petites fourmis à travailler dans l'ombre sans forcément nous connaître. La réunion de diffuseurs qu'organise la paroisse ou l'équipe de rédaction permet de nous repérer, d'échanger, de nous entraider et surtout, de nous rappeler l'importance de notre mission pastorale, celle

de «créer du lien». «*Je ne savais pas que nous étions si nombreux*», me confiait dernièrement un diffuseur. Se rappeler une fois dans l'année que l'on n'est pas seul à braver pluie, froid, indifférence de l'habitant mais que nous sommes au contraire une belle équipe soutenue par la paroisse peut nous donner un nouveau souffle !

Responsable de diffusion : organisons des occasions d'échanger

Toutes les occasions sont bonnes pour rassembler nos diffuseurs : la rentrée, les vœux de début d'année, la galette des rois, la Saint-François de Sales (patron des journalistes), le Dimanche de la communication, un changement de maquette ou l'arrivée du printemps ! «*On fera ça en toute simplicité !*» me disait dernièrement un curé initiateur d'une telle réunion. L'idée est de provoquer les rencontres par une trame simple, par exemple : un mot d'accueil du curé, une présentation de l'équipe de rédaction, un topo sur la vocation missionnaire du journal, un temps d'échange

«*Je ne savais pas que nous étions si nombreux*», me confiait dernièrement un diffuseur. Se rappeler une fois dans l'année que l'on n'est pas seul à braver pluie, froid, indifférence de l'habitant mais que nous sommes au contraire une belle équipe soutenue par la paroisse peut nous donner un nouveau souffle !

et un goûter. Les réunions de diffuseurs sont également porteuses pour la paroisse : elles permettent d'avoir des remontées du terrain mais, aussi, de faire le point sur la diffusion du journal. Et bien souvent, des noms sortent de la bouche de chacun pour pallier à tel ou tel besoin de diffuseurs dans un quartier. Devant toutes ces bonnes raisons, faisons le pas : organisons des occasions d'échanger avec nos diffuseurs !

Clothilde Vasseur, permanente de l'OTPP



Rencontre de diffuseurs : mode d'emploi

L'OTPP et BSE Édition Nord viennent de publier un document pratique pour «organiser une rencontre de diffuseurs». 12 pages de conseils, de propositions. Un outil précieux et vraiment utile : contact@otpp.org, tél. 03 20 13 36 66.





Article du journal Vallée verte du diocèse d'Annecy, n° 348 – décembre 2016 (page 15)

Le 16 octobre à Saint-André

Un temps fort s'est vécu avec la célébration **du sacrement des malades**

C'est le sacrement de la présence du Seigneur dans les moments d'épreuves qui nous apporte réconfort, paix et courage pour supporter les souffrances de la maladie et de la vieillesse. Ce sont vingt-cinq personnes qui ont reçu l'onction, dans la confiance, entourées de leur famille, des membres de la communauté, dans une ambiance de recueillement, de prière et de chants.

La lecture de la lettre de Saint Jacques a donné le sens de cette célébration : « *Quelqu'un parmi vous est-il malade ? Qu'il appelle ceux qui exercent dans l'Église la fonction de prêtre : ils prieront sur lui après lui avoir fait une onction d'huile au nom du Seigneur. Cette prière inspirée par la foi sauvera le malade : le Seigneur le relèvera et, s'il a commis des péchés, il recevra le pardon.* »

Après la prière pénitentielle, le père Hervé et le père Jean ont imposé les mains et ont fait une onction, avec l'huile bénie par notre évêque à la messe chrismale, sur le front et sur les mains : « Par cette onction sainte, que le Seigneur, en sa grande bonté, vous réconforte par la grâce de l'Esprit Saint. Ainsi vous ayant libéré de tout péché, qu'il vous sauve et vous relève. Amen » De l'émotion se lisait sur les visages de beau-



◀ Pendant l'onction

Moment de partage et de convivialité



Une grande joie

Quand je suis rentrée dans l'église pour recevoir l'onction, que je me suis retrouvée au milieu des autres malades, sans l'usage de la vue et que j'ai perçu la présence nombreuse de la chorale et des familles, la présence de ma nièce venue me soutenir, j'ai été submergée par une grande émotion et j'ai ressenti une grande joie. Vivant seule, ne voyant pas clair, je me donne peur, je me fais du souci. Quand le prêtre m'a fait l'onction, que j'ai reçu l'Esprit Saint, j'ai ressenti un apaisement, une espérance renouvelée, portée par les autres pour continuer mon chemin vers celui en qui je crois.

Yvette

coup d'entre nous. Nous nous sentions unis dans une même prière, une même foi.

Un grand merci à la chorale toujours fidèle pour prier, chanter et animer tous ces temps forts de la vie de notre communauté.

Voici quelques réactions de personnes ayant reçu le sacrement :

« Une belle cérémonie, très priante, très recueillie. Les personnes malades attendaient avec foi ce sacrement. Bien sûr,

je n'attendais pas un miracle, mais je suis contente de me sentir soutenue par le Christ »

« Très chaleureux, beaucoup de monde pour accompagner, sincérité pour tous ceux qui étaient là, j'ai apprécié les chants. »

Après la célébration, tout le monde s'est retrouvé à la salle des fêtes pour le verre de l'amitié, toujours convivial et bien apprécié des participants.

Josiane

«Un temps fort s'est vécu avec la célébration du sacrement des malades»

Un article complet qui à la fois donne des renseignements précis sur le déroulement même de la célébration, des extraits de textes bibliques et des phrases du sacrement, sans oublier le temps convivial qui a suivi et aussi les très beaux témoignages, particulièrement celui d'Yvette : « *Une grande joie* ». L'équilibre de l'article repose dans ces approches différentes que sont : la présentation objective, ce qu'est un sacrement des malades ; l'événement local, le 16 octobre à Saint-André ; le sens profond de ce qui est proposé (apporter réconfort, paix, courage) ; et surtout des témoignages de personnes qui savent partager l'expérience spirituelle profonde qu'elles ont vécue. On le sait, le sacrement des malades a toujours besoin d'être présenté. L'idée d'un

sacrement fait pour les mourants, voire même qui fait mourir, a encore beaucoup de succès. Heureusement, rien de tout cela dans cet article. Au contraire tout est présenté comme un temps fort, vécu en Église, au cœur de la paroisse, avec l'aide de la chorale : « *Nous nous sentions unis dans une même prière, une même foi.* » Rien de théorique non plus, ni même de recommandation : ce serait bien si... Mais, comme le dit le titre, un temps fort partagé au plus grand nombre. C'est sûrement un article qui relève dignement d'une démarche d'une première annonce de la foi.

René Aucourt



Passés de mode ?

Les médias sont tels que, perpétuellement, une certaine presse semble plus soucieuse de véhiculer une succession de clichés, de phénomènes de mode, que de l'information pure, suivie et objective. Idem de la classe politique qui a fâcheusement tendance à oublier ce qui nourrissait tant de discours véhéments voilà seulement quelques semaines. Exemple ? Si nous parlions des migrants...

■ Les migrants

De la Géorgie à Cherbourg-en-Cotentin, le “saut humain et culturel” d'une famille

Pays durement secoué par la guerre et le conflit ethnique, la Géorgie a subi dans les dernières décennies l'influence des pays voisins dont la Russie. Le pouvoir géorgien fut aux prises avec une province, l'Ossétie du Sud, qui désirait devenir indépendante. Les combats furent très durs, attisés par les prises de positions russes. Bien des réunions de dirigeants internationaux eurent lieu pour essayer de ramener la paix et d'apporter de l'aide aux populations. De nombreuses familles de ces provinces ont quitté leur pays pour se réfugier en Occident, en particulier en France. *Actualités Notre Temps* a rencontré l'une d'elles dans le Nord-Cotentin.

Marie et Jean, les parents, Martine, la fille, me reçoivent dans leur logement bien lumineux d'où l'on aperçoit la mer. L'intérieur est simple mais il y a ce qu'il faut pour y vivre correctement. Marie ne manie pas très bien le français, Jean un peu mieux. C'est Martine qui explique et qui traduit notre conversation. Leur fils est en étude hors Nord-Cotentin.

D'où venez-vous ?

Nous sommes arrivés de Géorgie en 2013. Depuis 1992, notre province, l'Ossétie du Sud, était en guerre contre le régime car elle recherchait l'indépendance. La Russie est intervenue pour contrer le pouvoir en place en Géorgie et a occupé une partie du pays. Un conflit ethnique s'est fait jour et devant l'insécurité, nous avons été obligés de partir. Rester là-bas devenant très risqué pour beaucoup de gens.

Quel a été votre parcours jusqu'ici ?

Nous sommes arrivés à Saint-Lô. Les services officiels ont pris en charge notre dossier. Cela a été long car il y a eu des refus. Le motif de l'asile politique a été rejeté et il a fallu trouver d'autres solutions. Nous avons été logés en hôtel dans l'agglomération de Cherbourg, avec d'autres familles de diffé-

rentes nationalités. Nous prenions nos repas à la Chaudrée, à Cherbourg, et l'association Itinérance nous a aidés à suivre notre dossier jusqu'à son aboutissement.

Comment s'est déroulé votre accueil dans ce quartier ?

L'association Itinérance, par son action, nous a fait obtenir un appartement. La communauté Emmaüs nous a fourni des meubles et nous nous sommes installés. Les voisins nous ont bien accueillis et les relations sont excellentes. Ils nous ont aidé à nous adapter et nous continuons à nous entraider quand cela est nécessaire. Les voisins sont très chaleureux et gentils.

Au départ, ce n'était pas facile car il y a la barrière de la langue mais nous avons été bien soutenus et conseillés. Nous remercions beaucoup les associations. La culture fran-

çaise et le mode de vie sont différents des nôtres mais nous essayons avec bonheur de nous adapter. Nous sommes bien acceptés. Par ailleurs, Martine me dit qu'elle a été aussi bien accueillie au lycée où elle suit ses études et que des relations amicales se sont créées. Elle n'a donc pas eu de soucis d'intégration.

Que représente la France pour vous ?

C'est notre “sauveur”, notre “maison” qui nous protège. En Géorgie, nous avions peur de sortir, de circuler à l'extérieur, d'aller faire des courses. Ici c'est la liberté et pour nous, c'est très appréciable.

Avant de prendre congé de ces agréables personnes, j'ai eu le privilège de déguster une part d'un délicieux gâteau, tout en continuant à discuter. Un chapelet suspendu à une petite étagère, supportant une statue de la Vierge et des images pieuses, me rappelle qu'elles étaient mes frères et mes sœurs dans la chrétienté. Elles m'ont dit qu'elles étaient orthodoxes.

■ **Propos recueillis**
par Charles-Henri Piffarely

La Géorgie et ses grands espaces.



La cause des migrants ne semble plus guère être au cœur des préoccupations médiatiques du moment. Il faut dire qu'après des élections américaines hyper médiatisées, les fêtes de fin d'année par le petit bout de la lorgnette (comment déguster un bon foie gras, préparer les huîtres ou choisir sa poularde...), nombre de mes confrères sont désormais et ce pour plusieurs longs, longs mois, la tête dans le guidon dans la perspective des futures élections présidentielles. Sondages, interviews à tout va et débats autant que vous en voulez sont copieusement servis aux citoyens que nous sommes. Et les politiciens qui suscitent tant d'intérêt ne semblent pas plus concernés par la question sur laquelle ils avaient tous un avis à donner et une déclaration à faire : les migrants.

L'article de Charles-Henri Piffarely, publié en novembre 2016, est une belle rencontre avec certains de ces migrants, heureux de s'être fixés en France et reconnaissants de cet accueil qui leur a été réservé. Mais il ne doit pas faire oublier qu'après l'évacuation si médiatique et prompt de la jungle de Calais, il n'aura pas fallu deux mois pour que près de deux cents d'entre eux viennent à nouveau errer dans les environs et sont régulièrement vertement éconduits. Et pourtant, qui en parle ? Qui s'y attarde en ce moment où, justement, toutes les questions brûlantes devraient être évoquées ? Certes, des associations continuent inlassablement d'œuvrer à l'amélioration de leurs conditions de vie. Mais les caméras et les élus, où sont-ils ? La question des migrants serait-elle passée de mode ?

Jean-Noël Desoulle
Journaliste – Responsable diffusion
BSE Centre-Ouest

Rédacteurs, soignez votre chute !

La chute, c'est un peu la cerise sur le gâteau. Ne négligez pas la rédaction de cette touche finale. Elle récompense votre lecteur : il est allé jusqu'au bout de votre prose, sachez l'en remercier par une phrase bien sentie.

Différentes possibilités de chutes

Pour un portrait

- Une citation de l'intéressé.
- Une phrase forte de votre cru, qui vienne éclairer le message à faire passer.

Exemple : vous faites le portrait d'un facteur en milieu rural. Votre titre : «Paul Dupont, un facteur... de liens». Votre chute pourrait être : «Au sortir de sa tournée, Paul n'en démord pas : "Distribuer le courrier, c'est tisser des liens quotidiens." Une formule qu'il sait prendre chaque matin, au pied de la lettre.»

Pour un reportage

- La chute «arrêt sur image». Vous décrivez une scène, par laquelle vous plongez votre lecteur dans une atmosphère, un contexte. L'idéal étant même, en guise de clin d'œil ou de pirouette, de rebondir sur l'attaque. Montrez, en quelque sorte, que la boucle est bouclée.

Exemple : un article sur la rentrée des classes au collège Saint-Martin. Vous aviez consacré votre attaque au petit Matthieu : «*Décidément, le bol de lait ne désemplit pas. Matthieu est incapable de manger : une première rentrée, ça vous noue l'estomac.*» Dans la chute, revenez sur l'expérience de Matthieu. «*10 heures : la récré sonne. L'appréhension décelée le matin chez Matthieu s'est envolée. Et le pain d'épice du goûter englouti plus vite qu'un bol de lait...*»

Pour un dossier

- La chute «ouverture». Par une question, une réflexion, vous prolongez ou ouvrez le sujet.

Exemple : un sujet sur les bienfaits du télétravail. Concluez en élargissant par un point de vue critique, en ouvrant une fenêtre sur l'avenir : «*À terme, le télétravail tue-t-il pas toute forme de communication et de sociabilité ?*»

Pour un édito

- Une formule courte, incisive, voire acide, familière, dans l'esprit de cet article.

Exemple : un édito sur Halloween et son maquillage commercial et médiatique. «*Quand finira-t-on de nous prendre pour des courges ?*»

À retrouver, avec bien d'autres conseils, sur le site de Bayard Service Texte : <http://textes.bayard-service.com/>

Ce que la chute n'est pas

Un fourre-tout

L'exemple classique est la fin d'un compte rendu de réunion, où le rédacteur livre pêle-mêle tous les points non abordés dans l'article.

Une morale

Le rédacteur n'a pas à livrer son point de vue dans un article informatif ou narratif.

Une conclusion de dissertation

La chute n'est pas une synthèse du développement de l'article.

Un résumé

La chute n'est pas un résumé du message énoncé dans l'article.



Les bons tuyaux

- Proscrire les formules convenues : «En conclusion», «Pour finir, chacun s'est donné rendez-vous l'année prochaine», etc.
- Proscrire les formules académiques : «Merci de nous avoir reçus» en fin de portrait, par exemple.
- Évitez de finir trop sèchement, trop brusquement ou en queue de poisson.

Marquer le lecteur

La chute est la fin de l'article : les toutes dernières lignes du texte. La chute concourt à ouvrir l'angle de l'article que le rédacteur a fermé au maximum dès le début de son papier ou, au contraire, à le refermer en revenant au message essentiel de l'article. La chute est à soigner au même titre que l'attaque, car avant même de se lancer dans une lecture complète d'un article, nombre de lecteurs en lisent d'abord souvent le début et la fin.

Si la chute ne s'impose pas dans un certain nombre de genres journalistiques – l'interview, par exemple, où la question finale la remplace – elle est en revanche indispensable dans les reportages, portraits, éditoriaux, billets, critiques, etc. À l'image de l'attaque, la chute doit être nerveuse, rythmée, et les phrases courtes. Dans la pratique, le rédacteur a souvent recours à la formule, la prise à partie du lecteur, la citation, le paradoxe, etc.

Fabrice Reinle

«Le journal, je l'aimais déjà en tant que lectrice»

Jeune retraitée ex-professeure de lettres, Marie-Françoise Delasalle est depuis trois ans responsable du journal paroissial de Lambersart (59) – ville dont elle est conseillère municipale. Moteur d'une dynamique, principalement féminine, affirmée sinon revendiquée, elle ne fait pas mentir son titre : «point rencontre».

Quelle cible prioritaire vous êtes-vous donnée pour le journal ?

Marie-Françoise Delesalle. Nous sommes un journal toutes-boîtes, ouvert à tous. Prioritairement, nous avons envie de nous adresser aux jeunes, aux familles et aux nouveaux couples, mais sans perdre de vue l'intergénérationnel et en donnant la parole à des personnes qui ne l'ont jamais. Nous sommes aussi attentifs à faire une place à l'œcuménisme, en tentant de montrer que l'on peut vivre ensemble au-delà nos différences. Surtout, nous essayons de faire un journal où l'on sent une bienveillance, de l'altruisme et un certain bonheur. Et j'espère que cela ressort !

Parlez-nous de la façon dont se déroulent vos réunions...

Nous sommes une équipe féminine, nous travaillons donc... à l'instinct et à la sensibilité ! Mais il faut aussi que notre journal ait une trame, une cohésion, un choix qui permette de créer. Aussi, je donne des idées et nous en discutons entre nous. À noter que nous commençons par une prière, l'évangile du jour : c'est quelque chose qui a été lu partout dans le monde ce jour-là... et j'aime bien cette idée d'être ainsi rattachée à l'universalité de l'Église.

«Les médias connectés» en mars 2016, «l'écologie intégrale» en juin et, depuis la rentrée, les différents sacrements : à chaque parution, votre journal propose trois pages de dossier et autant d'actualités locales...

Notre page «Marie qui rassemble», en décembre dernier, qui donnait la parole à des croyants – un protestant, une musulmane et deux catholiques –, était notre manière de répondre au meurtre du père Hamel. En abordant les sacrements à travers des témoignages, voire aussi un micro trottoir, comme nous l'avons fait pour le baptême, nous essayons d'en expliquer et d'en rendre accessible le sens au plus grand nombre. J'aime beaucoup les dossiers que nous avons faits sur les femmes et sur l'écologie intégrale. Dans un avenir proche, je souhaiterais également



De gauche à droite : Anne Henry, France Lefebvre du Prey, Olivier Playoust, Véronique Droulez (qui a déménagé et ne fait plus partie de l'équipe) et Marie-Françoise Delesalle. Manquent sur la photo : le père Jean-François Bordarier, Victoria Fiori, Christiane Loks, Régis Lombard, Dominique Delesalle et Marie Lebreton.

recueillir la parole de policiers des unités de CRS basées sur notre territoire – sur une opération comme l'évacuation du camp de Calais. De donner aussi la parole à des personnes sans domicile. Enfin, quelque chose qui me trotte dans la tête depuis pas mal de temps, faire un dossier sur la chair !...

Votre journal a fêté voici un an son 100^e numéro. Quels sont vos projets et souhaits d'évolution ?

Prochainement, mettre le journal en ligne sur le site de la paroisse. D'autre part, lors de la Journée mondiale des communications sociales, en mai, nous allons organiser une réunion de l'ensemble des diffuseurs de la paroisse, avec un envoi en mission, pour celles et ceux qui le veulent, lors de la messe du dimanche. Il se pourrait bien aussi qu'on lance une nouvelle maquette d'ici la fin de l'année.

Comment êtes-vous arrivée au journal ?

À la paroisse, pendant longtemps, je me suis occupée de la préparation au baptême, j'ai été catéchiste... Quand notre curé, le père

Jean-François Bordarier a fait appel à moi, je me suis dit : pourquoi pas, ça doit être rigolo ! Mais je ne m'attendais pas au travail qu'il y avait derrière. Le journal, avant de m'en occuper, je l'aimais déjà en tant que lectrice ; j'étais contente de le voir arriver dans ma boîte. J'ai toujours été admirative de son contenu, que je savais réalisé par une équipe de bénévoles. Sa qualité me donnait envie de le lire et c'est un lien que je percevais entre la paroisse et les habitants. Lorsque j'ai pris la relève en 2013, j'ai appelé Anne, qui a appelé France, qui a appelé Victoria... Nous avons constitué une équipe, étoffée, stable, plutôt jeune et... féminine. Où tout le monde est toujours partant pour aller à la rencontre des gens. Et aujourd'hui, c'est ce qui me fait vivre !

Propos recueillis par Éric Sitarz

«Je suis carrément bluffée !»

Anne Henri, membre de l'équipe. Ce journal, il dérange ! Donc, quelque part, cela veut aussi dire qu'il a du sens et qu'il rejoint les personnes. Nos rencontres, grâce à Marie-France, sont très efficaces, nous nous ne partons pas de rien et tout reste très ouvert : c'est comme au supermarché, on sert, on discute et, après seulement, on voit comment on va organiser les articles dans le journal. C'est important pour l'émulation, et je suis carrément bluffée !



«Oui, nous avons des chaussures de marche au pied de nos racines ! Nos racines s'enfoncent dans la terre de nos origines, et s'en détachent pour nous en libérer, comme des arbres qui se déplaceraient, retroussant leurs racines pour mieux courir vers les autres, vers les frères. Un vrai chemin de foi !»

Des chaussures de marche au pied de nos racines

«L'homme qui trouve sa patrie douce n'est qu'un tendre débutant, celui pour qui chaque sol est comme le sien propre est déjà fort ; mais celui-là seul est parfait pour qui le monde entier est comme un pays étranger.» (Tzvetan Todorov)

«**D**'où es-tu ? Quel est ton village ?» Des questions bien connues. Elles nous rapprochent de nos racines, certes, mais elles impliquent d'autres questionnements... Quelles sont nos véritables racines ? Quelle est l'importance du lieu qui nous a vus naître ? Est-il un point de départ, un lieu où il faut revenir ? Jadis, le grand Abraham dut quitter son propre pays pour rechercher, des années durant, la terre

qui allait devenir une terre d'accueil pour tous les «chercheurs» de Dieu. Plus tard, Moïse et les siens partirent pour la même quête. Des siècles durant, jusqu'à aujourd'hui, les croyants deviennent ainsi des pèlerins de la rencontre. Chacun de nous recherche Dieu, chacun devrait dire: «*Je suis d'un autre pays, d'une autre vallée, je voyage parce que je cherche Dieu dans le cœur de la rencontre avec des hommes que je croise ici et là.*»



aviez gros comme une graine de moutarde, vous diriez au grand arbre que voici : «*Déracine-toi et va te planter dans la mer !*»; et il vous obéirait.» (évangile de saint Luc 17,6)

Semons, même dans la mer !

Ces «arbres dans la mer» sont tout ce que nous sommes : nos origines et cette parole que Dieu nous demande de semer... même dans la mer ! Dans la «mer morte» des indifférences de ce monde, annoncer la Parole de Dieu nous paraît parfois aussi loufoque que de planter un arbre dans la mer, mais avoir le courage de le faire, c'est peut-être permettre à un frère de se questionner sur le mystère de son origine et de sa quête.

Bernard Bidaut, président de l'AEPF

Pâques

À la «racine» de la foi chrétienne, il y a Pâques... Notre existence tout entière s'enracine dans le mystère de la mort et de la résurrection du Christ. Paradoxalement, Pâques nous enracine et nous déplace en même temps. Un peu comme pour les pèlerins d'Emmaüs : ils furent «déroutés» du chemin qu'ils avaient prévu de prendre, pour retrouver leurs «racines» dans la communauté rassemblée.